

1

LE SEUIL



T

ôt à l'aube, le cortège s'était remis en marche. Une clarté froide filtrait encore des étoiles, comme si la nuit refusait de céder entièrement.

Sur le territoire de Caerwyn, les villageois applaudissaient lord McCrínáin et ses chevaliers sans comprendre la raison de leur ferveur. Par habitude. Par soumission.

Un détail, pourtant, retenait les regards : la présence du Viking. Il avait l'allure d'un homme libre. Moins viking que les Vikings, et surtout dépourvu de la posture attendue d'un captif.

Wulfric n'accordait aucune attention à la foule. Ce qui pesait sur lui, c'était la pesée muette des autres, ceux des hommes de Kentigern. Des regards durs, fermés, chargés d'une méfiance ancienne, instinctive, comme si sa simple existence constituait une offense.

À plusieurs reprises, sentant ses muscles se raidir sous elle, Foxy caressait ou tapotait ses cuisses qui enserraient les siennes. Le dos appuyé contre le torse de son homme, elle semblait parfois dans un sommeil bref, aussitôt rompu par le

sursaut d'un galop trop brusque.

Dans une vallée assez large, traversée par une rivière sinueuse, le cortège se scinda en deux. À l'avant, Lord Perceval d'un côté, le père de Duncan de l'autre.

Deux ponts. Deux groupes.

Instinctivement, Duncan resserra les rênes. Il perçut le petit rire de Ween dans son dos. Leur monture s'engagea dans la pente douce menant au cours d'eau, dont le bouillonnement paraissait anormalement sourd.

Éirinn chouinait, refusait le sein, arrachait des soupirs fatigués à ses parents.

L'imposante forteresse de Caerwyn surgit soudain des flancs des coteaux. Fleurs printanières, buissons épais et troncs d'arbres morts s'y mêlaient dans une confusion telle que la lumière peinait à passer, n'éclairant que des flaques d'eau couvertes d'un voile vert.

Duncan releva la tête, jusqu'à s'en raidir la nuque. La bâtisse, une masse de pierres, l'écrasait par sa seule présence.

Le silence, troublé par instants par le sifflement des grives, se mit à vibrer. Un roulement lointain enfla, gagna en intensité, remplit l'espace. Le faucon de lord Gauvain survolait le cortège, lançait des cris d'alarme. Le sol résonna. L'immobilité des grands arbres coniques sembla se figer davantage. Les appels chuintés des autres oiseaux s'éteignirent.

Au signal donné par le faucon qui vint se poser sur l'avant-bras de son maître, Kentigern leva le bras. Son groupe s'arrêta net.

Vingt minutes plus tard, le pont-levis dominait le vide comme une mâchoire ouverte. Les chaînes, épaisses, noircies par l'huile et l'usage, coulissaient dans un cliquetis sourd, régulier, qui battait la mesure de l'entrée. Chaque cran avalé par le mécanisme faisait tressaillir l'air. Le bois sombre, saturé

d'humidité, luisait sous les sabots. Une odeur de graisse rance et de mousse stagnante remontait de la douve scintillante.

Les chevaliers s'engagèrent deux par deux, les uns après les autres. Au-dessus d'eux, la herse se leva dans un grondement lent, dent par dent, libérant la cour intérieure comme on déverrouille un piège ancien. Le frottement du métal contre la pierre grinça brièvement, puis se tut. Le silence qui s'ensuivit ne remplissait pas le vide, il observait.

La monture de Max et Cath glissa légèrement, rattrapa son appui sans panique. Rien d'anormal. Le pont connaissait ce langage. Les bêtes aussi. Max resserra ses bras autour de la taille de Cath. Un geste bref, contenu, comme pour s'assurer qu'elle était là. Il se pencha, posa sa tête sans la poser contre son épaule, frôla sa joue de ses lèvres. Un contact furtif, volé au bruit, déjà menacé par le fracas du monde.

Cath murmura quelque chose. Les mots se perdirent dans le claquement sec du treuil, dans le martèlement des sabots sur le bois huilé. Max crut comprendre «ça va bien se passer», sans savoir s'il avait réellement entendu ou s'il avait eu besoin d'y croire une fraction de seconde.

La herse s'immobilisa dans un choc mat. Le passage était ouvert. Ils entraient.

Le cortège, enfin réuni, s'étendit dans la cour principale. Les trompettes sonnèrent, et aussitôt les gens de Caerwyn affluèrent de toutes parts vers les chevaliers. Certains reconnurent les filles du seigneur et se pressèrent autour d'elles, comme pour capter un fragment de leur faveur. Des mains frôlaient les étoffes de leurs manteaux, d'autres se contentaient d'applaudir, lançant des paroles chaleureuses.

Kentigern, droit sur sa selle, accueillit cet élan avec une fierté contenue. Il ne répondit ni par un geste ni par un mot. D'un simple mouvement, il imposa le retrait de la foule. L'espace se vida autour d'eux.

Le groupe se divisa de nouveau. Gauvain et Perceval glissèrent sur les flancs, tandis que Tristan et Bohort se positionnèrent à l'arrière. L'escorte ainsi reformée franchit l'arche menant à la seconde cour, réservée au lord et à ses proches.

Là, Ween, Cath et Foxy reprirent les rênes. Un geste sûr, précis. Elles ralentirent leurs montures, calmèrent l'élan d'une pression mesurée sur la bride, accompagnée d'une caresse sur l'encolure.

Entrer en piaffer demandait maîtrise et confiance. Le déplacement, souple et cadencé, naquit dans une impulsion vive, parfaitement tenue. Les chevaux avancèrent avec noblesse, rassemblés, portés par un équilibre sans failles. Les quatre chevaliers saluèrent la manœuvre d'un signe discret de la tête.

Au bout de quelques instants, tout ce beau monde fut parfaitement aligné.

Les palefreniers, talonnés par les pages, prirent ensuite en charge les chevaux ruisselants de sueur, encore excités par les efforts continus. Dans le même temps, les domestiques de la seigneurie se disposèrent en haie d'honneur.

Kentigern ouvrait la marche, déjà délesté de ses vêtements devenus trop pesants. Son épouse suivait. Puis venaient Ween, Cath, Foxy, encadrées par les quatre chevaliers.

Duncan, Max et Wulfric partagèrent une compréhension silencieuse, marquée d'un rictus acéré. Ils fermèrent la marche.

Les deux battants de la porte colossale s'écartèrent, tirés par quatre hommes. La cadence des pas ralentit. Les tentures murales renvoyaient la lumière en nappes diffuses, l'air y paraissait plus contenu, filtré par les murs épais. Les domestiques attendaient, alignés avec une exactitude cérémonielle.

Les domestiques baissèrent légèrement les yeux au passage des filles. Le respect était là, net, sans équivoque. Lorsqu'ils croisèrent Duncan, Max et Wulfric, le poids des yeux changea.

Plus attentifs. Plus mesurés. Pas hostiles. Évaluateurs. On observait la carrure, la posture, la manière de se mouvoir aux côtés des femmes. Les yeux, à la fois furtifs et baissés, enregistraient leur façon d'occuper l'espace.

En longeant la salle d'apparat, la musique s'éleva. Dans son coin, la harpe accueillait à sa manière les invités. Elle grinça une première fois sur une corde trop tendue. Des doigts invisibles couraient sur les cordes avec application, mais les notes se heurtaient, s'écartaient les unes des autres. Une mélodie naissait, se défaisait, revenait, bancale.

Duncan, Max et Wulfric perçurent les notes, qui s'entrechoquaient, se cherchaient, traçant une mélodie hésitante, traversée de dissonances. Aucun d'eux ne montra une émotion. Rien.

Kentigern poursuivit son chemin sans ralentir. Au détour d'un couloir venteux, il marqua une courte pause, jaugea les trois couples, sans empressement. Ses yeux s'attardèrent un instant sur Foxy et Wulfric. Pas d'insistance déplacée. Une évaluation brève, lucide. Il savait ce que la promiscuité, les murmures et l'insistance appuyée pouvaient engendrer chez un homme déjà perçu comme différent.

Son regard se posa sur l'intendante, puis sur les deux servantes qui l'accompagnaient.

– Qu'on les conduise selon mes instructions.

L'intendante s'inclina aussitôt.

– Oui, mon seigneur.

Kentigern désigna d'un geste bref et précis.

– Mon fils, Donnchadh McCrínáin de Caerwyn et son épouse, dans l'aile est. Les appartements hauts.

Puis, sans marquer de pauses :

– Les McAteel, les chambres donnant sur les jardins

intérieurs à l'ail ouest.

Enfin, après un silence calculé :

– Les Stöllsen... dans l'aile nord. Les pièces donnant sur les terrasses. Peu de passage. Qu'on y assure le confort requis. Qu'on veille également à ce qu'ils ne manquent de rien.

Wulfric inclina légèrement la tête, sans le quitter des yeux. Les domestiques mémorisèrent les ordres, déjà prêtes à guider les hôtes. Rien ne fut discuté.

Les couples se remirent en mouvement, se séparèrent à la croisée des galeries. Derrière eux, la musique continuait, obstinée, incapable de trouver un son harmonique.

Les appartements étaient enfin attribués. Les équilibres aussi.

Le chemin des couples venait d'être tracé.

L'Arsenal

Ils étaient partis sans bruit, sans porte claquées ni cri d'adieux, sans ces embrassades que l'on s'imposait parfois pour donner une forme acceptable à la séparation, laissant derrière eux un espace trop vaste pour ce qu'il contenait encore.

Ils s'étaient retrouvés dans la salle de détente, autour du bar, non par décision commune, mais par inertie, comme si leurs corps avaient cherché d'eux-mêmes un point fixe où déposer ce qui n'avait pas suivi les autres. Les armes reposaient, visibles, accessibles et pourtant personne n'avait donné l'ordre de rompre, ni même évoqué la suite.

Même animé de bonne volonté, 415 ne parvenait pas à formuler quoi que ce soit qui n'aurait pas sonné comme une erreur. Autour de lui, ses congénères étaient restés immobiles, assis trop droit sur un fauteuil, adossés au comptoir, un dossier inutilement serré contre la poitrine ou debout contre un mur

dont le froid semblait plus facile à supporter que le silence.

La bataille était loin derrière eux. Ils le savaient. Ils l'avaient tous intégrée. Mais nul n'en avait annoncé la fin et, tant que ce mot ne circulait pas, aucun autre ne trouvait sa place.

Quant aux ex-agents, toujours vêtus de leur blouson, un verre oublié entre les doigts ou une cigarette consumée trop vite, ils gardaient le regard fixé sur un point qui n'appelait aucune réponse. Ils ne parlaient pas. Pas par retenue, mais parce que rien de ce qui aurait pu être dit n'aurait servi à maintenir l'état d'alerte qui continuait de les tenir droits.

Ils avaient appris à faire taire les réactions inutiles, à effacer toute trace d'émotion visible, mais leurs corps, eux, n'avaient pas reçu l'ordre de se relâcher. Le feu n'était pas éteint ; il était contenu, comprimé, réduit à une vigilance sèche, prête à se rallumer au moindre signal.

Pendant un an, ils avaient fait la guerre ensemble. Pas une guerre noble. Une guerre fonctionnelle. Efficace. Partagée. Ils savaient lire une respiration avant qu'elle ne se brise, reconnaître un pas avant qu'il ne se montre, anticiper une décision avant même qu'elle ne trouve sa forme.

Puis, en quelques heures, l'équilibre s'était déplacé. Ils n'avaient rien perdu de matériel ni arme ni position ni couverture. Mais ce qui leur permettait d'agir sans hésitation s'était dérobé. Le centre n'était plus là, et sans lui, chaque geste demandait désormais un effort supplémentaire.

Un cynocéphale finit par rompre le silence, sans parler. Uniquement un geste. Il déplaça une chaise, sans s'y asseoir. Le bois racla le sol métallique. Le son perçu se déplaça, indécent, intrusif, agressif.

– Ils ne reviendront pas ici, dit l'un d'eux d'une voix nasillarde.

Ce n'était ni une plainte ni une question. Un simple constat.

– L'Arsenal était sûr. On ne risque plus rien, affirma Abaigh, qui venait de retrouver la force de parler.

– On n'y gagne rien non plus, grogna Indech. Avant, nous étions prisonniers dans une petite cage, maintenant, nous sommes enfermés dans une grande cage. Pour moi, c'est du pareil au même.

Les ordres avaient cessé de venir. Pas brutalement. Ils s'étaient simplement dissous.

– La vie continue, Indech, argua 415 en se retournant vers les ex-agents. Qu'en pensez-vous ?

Les décisions continueraient d'être prises, mais sans poids symbolique, sans regard pour les soutenir. Sans cette certitude absurde, mais vitale que quelqu'un, ailleurs, portait la même charge.

Joe Urban posa son verre sur le comptoir. Lentement. Trop lentement. Comme si ce geste cherchait un accord invisible. Puis il se pencha, ramassa un dossier ouvert, le referma avec force, claqua la reliure sur le bois et le poussa vers le mur. Rien ne changeait, personne ne regardait. Pourtant, son comportement disait tout. Nous existons encore, même dans l'absence.

Le silence reprit, plus dense.

– On ne doit pas se montrer aux humains, a-t-il rappelé. Règle numéro 1.

Aucun mouvement de contestation. C'était ça, la nouvelle guerre, exister sans laisser de trace, préparer sans apparaître, tenir sans être vu. Au début, chacun reprit ses rondes. Plus larges. Plus espacées. Ils n'avaient plus à protéger des corps. Seulement une idée. Une continuité fragile.

Quelqu'un déplaça un bureau, une cloison, un ordinateur. Un ajustement inutile, mais nécessaire. Prouver que le monde

pouvait encore être influencé, même à distance. Ils avaient survécu à pire.

Mais jamais à ça. À cette sensation d'avoir été essentiels... puis laissés derrière non par trahison, mais par nécessité.

Le feu de la guerre s'éteignit tout seul. Personne ne le ralluma. Dans le silence revenu, dans cette absence, une certitude indiscutable s'installa. Certes, ils étaient en sécurité, vivants.

Mais ce qui les avait rendus indispensables était parti avec eux.

